

George Sand

par Martine Reid

INÉDIT



biographie



folio
biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

George Sand

par

Martine Reid

Gallimard

Extrait de la publication

Crédits photographiques :

1, 15, 16 : Archives Gallimard. 2, 3, 4, 5, 11, 14 : Roger-Viollet/Musée de la Vie Romantique. 6, 7, 12 : RMN — Grand Palais (Institut de France)/Gérard Blot. 8 : RMN — Grand Palais (Musée d'Orsay)/Hervé Lewandowski. 9 : Picture Desk/Gianni Dagli Orti. 10 : Roger-Viollet/Maison de Balzac. 13 : Roger-Viollet/BHVP. 17 : Roger-Viollet/BHVP/Placide Verdot. 18 : Ministère de la Culture — Médiathèque du Patrimoine. Dist. RMN — Grand Palais/Atelier de Nadar. 19 : Ministère de la Culture — Médiathèque du Patrimoine. Dist. RMN — Grand Palais.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Spécialiste de littérature française du XIX^e siècle, professeur à l'université de Lille-3, Martine Reid a notamment publié *Signer Sand. L'œuvre et le nom* (Belin, 2003) et *Des femmes en littérature* (Belin, 2010).

Elle est à l'initiative de la réédition de plusieurs ouvrages de George Sand aux Éditions Gallimard, parmi lesquels la version intégrale d'*Histoire de ma vie* dans la collection « Quarto ». Dans la collection « Folio 2 € », elle a édité deux textes de George Sand : *Le château de Pictordu* et, dans la série « Femmes de lettres », qu'elle a créée, un bref roman, *Pauline*.

Introduction

George Sand ? Le nom de l'une des femmes les plus célèbres de la littérature française suscite volontiers, aujourd'hui encore, l'admiration ou l'agacement. On ne l'apprécie guère ou on l'aime beaucoup, on dévore ses romans ou on les ignore. Les ignorants semblent les plus nombreux. Il suffit de regarder les histoires littéraires existantes ou les manuels à l'usage des lycéens et des étudiants pour constater que la place de Sand continue d'y être modeste et son œuvre souvent réduite à quelques romans « champêtres ». Il convient pourtant de la placer d'emblée aux côtés de l'autre géant de la littérature du temps, Victor Hugo. Même production considérable, même souci de faire de la pratique littéraire le lieu d'un engagement moral et politique, même présence forte dans la vie intellectuelle française pendant près d'un demi-siècle, même rapport vigilant à l'état de la société et aux gens modestes, même manière enfin, ample et généreuse, d'être au monde.

Moitié admiratif, moitié ironique, Gustave Flaubert parle volontiers de la « mère Sand » et du

« père Hugo », faisant des deux écrivains les parents symboliques des auteurs de la deuxième moitié du siècle, et les siens pour commencer. Il n'empêche que la différence de traitement est de taille, de même que la place réservée à chacun dans le patrimoine littéraire national, mémoire partagée des hommes, des femmes et des œuvres. À cela toutes sortes de raisons qui ont à voir avec le sexe de l'un et de l'autre, la manière dont celui-ci a déterminé leur entrée en littérature, leur carrière, la réception de leurs ouvrages au temps de leur publication puis celle que leur a réservée la postérité. C'est Hugo, que Sand n'a jamais rencontré, auquel la liaient des sympathies politiques davantage que littéraires, qui trouvera sans doute les mots les plus justes pour mesurer l'importance de celle qui était, à deux ans près, son exacte contemporaine. Il écrit à l'occasion de ses obsèques en juin 1876 :

George Sand a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes ; elle est la grande femme. Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution française et de commencer la révolution humaine, l'égalité des sexes faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire. [...] C'est ainsi que la révolution se complète¹.

Toutefois, la majorité de ces « grands hommes » ne partagent pas cette manière de voir et ne la partageront pas de sitôt. Ils préfèrent voir en Sand une « erreur de la nature² », un être inquiétant à

* Les notes bibliographiques sont en fin de volume, p. 353.

force de génie ou franchement ridicule à force d'essayer d'en avoir. Ils jugent révoltante une conduite singulièrement libre, qui ne confond pas les contradictions inhérentes à la vie privée avec les convictions exprimées sans relâche dans une œuvre particulièrement abondante et diversifiée. Plus fondamentalement sans doute, leur agacement est grand de voir une femme quitter son rôle de muse, de mère, d'inspiratrice et de consolatrice pour occuper la même place qu'eux grâce à la même activité que la leur. « Bas-bleu », lancent-ils, « ménagère », « somnambule », « grosse bête », « cabotine », « nullité de génie », « goule », « latrine », « sphinx ruminant », « Prudhomme de l'immoralité », « maman blette », « peste de la République », « fille du marquis de Sade », « vache à romans ».

La misogynie du temps ne se limite pas à ce déluge d'insultes ; elle produit également une foule de caricatures qui raillent la femme portant culotte, fumant le cigare, rêvant d'une « chambre des députées » et filant sa quenouille littéraire au milieu des moutons. La série des *Bas-bleus* d'Honoré Daumier place les épigones de Sand en ligne de mire, celles qui rêvent d'écrire des romans et qui, en attendant, refusent de recoudre les boutons de culotte de leurs maris. Quant à la critique, elle s'enferme volontiers dans des jugements contradictoires. Ou Sand est médiocre, parce qu'elle est « restée femme encore et toujours³ » (Zola) et qu'elle conserve en toute occasion « un côté *pot-au-feu* très marqué⁴ » (Maupassant) ; elle constitue dès lors « le plus grand préjugé contemporain, la plus grande routine dans l'admiration de ce

siècle⁵ » (Barbey). Ou Sand a du génie. Dans ce cas toutefois, « c'est un homme et d'autant plus un homme qu'elle veut l'être, qu'elle est sortie du rôle de femme⁶ » (Balzac); « femme faite homme* », son talent l'a transformée en monstre : si elle n'est pas « ce génie hermaphrodite qui réunit la vigueur de l'homme à la grâce de la femme⁷ » (Dumas), elle appartient à quelque « troisième sexe⁸ » (Flaubert).

Possédant ce « génie narratif⁹ » salué par Flaubert, avocate inlassable des « grandes forces qui mènent le monde¹⁰ » au dire de Taine, déterminée en politique, courageuse dans la défense des femmes et du monde paysan, toujours soucieuse d'une parfaite indépendance de ton, de conduite et d'expression, Sand possède une personnalité complexe et son histoire personnelle est à la mesure de cette complexité. Son œuvre, romans et pièces de théâtre, écrits autobiographiques et correspondance, en constitue le reflet, mais aussi le miroir déformant. Avec elle, Sand se métamorphose jusqu'au vertige : « Où serait l'art, grand Dieu ! si l'on n'inventait pas, soit en beau, soit en laid, les $\frac{3}{4}$ des personnages, où le public bête et curieux veut reconnaître des originaux à lui connus¹¹ ? », demande-t-elle. Ainsi l'existence de celle qui a choisi de se dissimuler sous le masque, masculin, de « George Sand » pour entrer en littérature et s'y

* C'est le titre d'une caricature montrant Sand la pipe à la bouche devant son écrioire, accoudée sur une pile de romans qu'elle a écrits. La caricature est accompagnée de cette légende : « de la femme faite homme, et culottée par la pipe » (elle est reproduite en couverture de l'ouvrage de Bertrand Tillier, *George Sand chargée*, Tusson, Du Lérot éditeur, 1993).

faire un nom éclaire-t-elle en partie seulement une production extrêmement diversifiée, et vice versa.

La biographie que l'on va lire n'a pas pour objectif de rendre compte dans son ensemble des vies multiples et des publications foisonnantes qui font de Sand une femme et une femme de lettres hors du commun. Elle entend plus modestement proposer un ensemble d'aperçus qui permettent la mesure d'une personnalité et d'une créativité exceptionnelles, et la réfutation de quelques clichés tenaces. L'évocation des années que Sand a vécues, des hommes et des femmes qui ont croisé sa route, des livres écrits et des causes défendues ne saurait trouver d'autre forme que celle du tableau laissé par endroits à l'état d'ébauche. Portrait incomplet d'une *grande* femme, mais portrait suggestif d'un milieu, d'un moment et d'un destin singulier pour les incarner.

« Elle est morte, la voilà vivante », affirmait Victor Hugo dans l'oraison funèbre déjà citée. Le vieil homme avait le sens de la formule. Elle convient ici. À la suite de bien d'autres tentatives, il s'agit de redonner vie à Aurore devenue George, à Mme Dudevant brusquement transformée en Mme Sand un jour de mai 1832, et de faire entendre sa fascinante histoire.

Avant le mois de mai 1832, « George Sand » n'existe pas, ou plus exactement elle existe sous un autre nom. Elle a vingt-sept ans, elle se prénomme Aurore, elle est mariée à Casimir Dudevant, hobe-reau originaire du Quercy. « Yeux noirs, cheveux noirs, front ordinaire, teint pâle, nez bien fait, menton rond, bouche moyenne, taille quatre pieds dix pouces [1,56 m], signes particuliers, aucun¹ », note-t-elle dans *Histoire de ma vie*, jugeant n'avoir été « ni laide ni belle² » dans sa jeunesse. Elle habite le château de Nohant situé à quelques kilomètres de La Châtre, à quelques dizaines de kilomètres au sud de Châteauroux, dans le Berry. Elle est habillée avec une certaine élégance et passe, dans le voisinage qui l'a vue grandir, pour une jeune femme à la conduite assez fantasque. Elle s'ennuie, elle rêve, tour à tour follement amusée et profondément triste. Ses deux enfants, Maurice et Solange, ont respectivement huit et trois ans.

Durant l'été 1830, elle a rencontré chez ses amis Duvernet, propriétaires du château du Coudray, un jeune homme frêle, aux cheveux blonds et à

l'air doux dont elle a laissé un portrait au crayon. De sept ans son cadet, Jules Sandeau veut être homme de lettres. Devenue sa maîtresse, Aurore Dudevant partage avec lui le projet de s'installer à Paris. C'est chose faite dès le mois de janvier suivant, quand les amants s'installent au 21 quai des Grands-Augustins. À la suite d'âpres discussions (et d'une histoire déjà longue de mésentente et d'infidélités), Casimir Dudevant a accepté de laisser sa femme passer quelques mois par an loin de Nohant et disposer d'une somme directement prélevée sur les revenus de l'exploitation du domaine qu'il continue de gérer. Elle lui a provisoirement confié la garde de leurs deux enfants.

Pour grossir un peu sa bourse, la jeune femme imagine d'abord la décoration d'écrans, de tabatières et de boîtes de Spa (du nom de la célèbre ville d'eaux belge qui a mis à la mode ces boîtes-souvenirs peintes à la main). Mais d'autres posent mieux qu'elle le vernis qui recouvre les pensées, marguerites et muguets soigneusement colorés à la gouache. Ses boîtes restent dans l'étalage du marchand. Grâce à ses amis berrichons, elle fait bientôt la connaissance d'Henri Delatouche (ou de Latouche), cousin des Duvernet, directeur d'un petit journal satirique, *Figaro*, et se voit invitée à y publier des textes de son choix.

Écrire, Aurore Dudevant en a l'idée depuis un moment déjà. Comme toutes les jeunes filles de sa condition, elle a écrit de longues lettres à ses amies de pension, mais les siennes ont été d'emblée sensiblement plus vives que celles de ses correspondantes, plus amusantes aussi. Autrefois, elle s'est

essayée à décrire le paysage autour de Nohant, puis elle a esquissé des souvenirs de quelques voyages faits en compagnie de son mari et a croqué à la plume des personnes de son entourage ; elle a même écrit un roman pour l'une de ses amies de pension. Dans un texte de quelques pages daté du 3 septembre 1830 et intitulé *Les Couperies*, elle a imaginé le face-à-face d'un jeune homme et d'une vieille femme et, par une sorte de projection fabuleuse de ce qui l'attend, a résumé toute une vie, ses bonheurs et ses chagrins, ses espoirs et ses désillusions, ses rêves d'ailleurs et les coupures qui s'ensuivent nécessairement quand ceux-ci se réalisent.

Mais écrire, ce n'est pas seulement coucher par écrit ses états d'âme, souvenirs ou vagabondages d'imagination. Avec Jules Sandeau, Aurore Dudevant découvre la vie de journaliste payé à la ligne, l'écriture en commun sous le contrôle d'un directeur de journal qui veille à tout et fait marcher son monde. Elle écrit au précepteur de son fils, Jules Boucoiran, le 4 mars 1831 :

Nous n'avons pas précisément la *liberté*, au *Figaro*. M. Delatouche, notre *digne* patron [...] est sur nos épaules, taillant, rognant à tort et à travers, nous imposant ses lubies, ses aberrations, ses caprices. Et nous d'écrire comme il l'entend ; car après tout, c'est son affaire et nous ne sommes que ses manœuvres ; *ouvrier-journaliste, garçon-rédacteur*, je ne suis pas autre chose pour le moment³.

Avec Sandeau toujours, elle écrit plusieurs nouvelles qui paraissent dans *Figaro*, mais aussi dans *La Mode* et la *Revue de Paris*. Il s'agit de faire vite

et d'écrire beaucoup : « *Les écrivains* (dit le *sublime Latouche*), *ce sont des instruments* [...], *ce ne sont pas des hommes, ce sont des plumes*⁴ !!! » Les jeunes gens acceptent même de faire un faux : ils rédigent un roman, *Le Commissaire*, présenté par l'éditeur Renault comme l'ouvrage posthume d'Alphonse Signol, tué en duel peu de temps auparavant.

Sur la suggestion de Delatouche, Aurore Dudevant et Jules Sandeau ont signé leurs premiers textes d'un « J. S. » ou d'un « J. Sand », directement démarqué du nom du jeune homme et leur servant d'enseigne littéraire commune*. Cantatrices, artistes et gentilshommes passionnés sur fond d'amours passablement contrariées forment l'essentiel de leur production. Ces personnages et ces sujets sont à la mode. Le roman sentimental, fortement mélodramatique, continue de rencontrer un engouement considérable et les éditeurs en demandent à tous ceux qui souhaitent gagner quelque argent en écrivant. En décembre 1831, Jules et Aurore publient un autre roman, *Rose et Blanche ou la Comédienne et la Religieuse*. Il est signé « J. Sand » et retient cette fois l'attention de la critique.

Tous les jeunes gens rêvant à l'époque d'une carrière en littérature commencent à peu près de la sorte. En attendant la publication de leur premier ouvrage, ils acceptent l'état de « nègre » ou de petite main chez un éditeur ou un directeur de journal. Ils font généralement leurs premières gammes dans une presse dont le succès grandis-

* « J'ai fait en grande partie le peu de choses publiées sous ce nom de J. Sand », avouera plus tard la jeune femme dans une lettre à François Buloz du 26 juin 1834 (*Correspondance* (C) II, éd. Georges Lubin, Paris, Garnier, 1966-1991, 25 vol., p. 642).

sant va profondément modifier le paysage littéraire des années à venir. La littérature est en train de devenir « industrielle » (c'est le mot de Sainte-Beuve dans un article de 1839), précipitant le *métier* dans une mutation profonde, engageant les auteurs à être chroniqueurs et romanciers, à publier d'abord leurs écrits dans un journal ou une revue, puis en volume chez un éditeur, ce que feront à peu près tous les grands auteurs du temps.

Des femmes, la presse n'en compte pas beaucoup pour l'heure, et la littérature non plus. Les raisons d'une telle situation sont complexes et remontent loin dans le temps. Cela fait des siècles que les femmes écrivent, mais leur présence est toujours demeurée minoritaire et leur talent généralement toléré sur le mode de l'exception. Ceux qui font l'opinion, des clercs du Moyen Âge aux philosophes des Lumières, ont répété qu'une femme honnête ne saurait s'accommoder de la publicité inévitablement engendrée par la publication : une fois son ouvrage dans les mains du tout-venant, la femme auteur devient « publique », ni plus ni moins que la comédienne ou la putain (Baudelaire encore jugera bon de le répéter). Cela fait des siècles aussi qu'il se trouve des hommes, en petit nombre il est vrai, pour encourager les femmes à s'instruire, à écrire et à publier, à ne pas se contenter d'arguments vieux comme le monde sur leur infériorité « naturelle » et sur la supériorité supposée du sexe « fort ». Cela fait des siècles enfin que les femmes font sur leur place en littérature toutes sortes de réflexions, soulignant les difficultés propres à leur condition et le peu d'aménité avec

laquelle les critiques accueillent généralement leurs publications. Dans cette perspective, il leur arrive d'inviter leurs consœurs à sacrifier quelque vain rêve de gloire aux joies du mariage et de la famille ; heureusement, il leur arrive aussi de les exhorter à écrire des poèmes, des pièces de théâtre et des romans, à céder au vertige de la création. Assez avare en compliments pour ce qui les concerne, la tradition s'accorde justement à leur donner de l'imagination à revendre.

Après la Révolution, les femmes sont plus nombreuses à publier. Dans le seul domaine du roman leur nombre a doublé ; elles représentent vraisemblablement alors vingt pour cent des auteurs publiés. Sous la Restauration, la vogue du roman sentimental a même placé une poignée d'entre elles au palmarès des *best-sellers* (ainsi pour Sophie Cottin, dont les romans *Claire d'Albe* et *Élisabeth ou les exilés de Sibérie* sont aujourd'hui complètement oubliés, comme bien d'autres publications ayant joui à l'époque d'un franc succès).

Cette visibilité un peu plus marquée des femmes en littérature n'est pas sans expliquer une recrudescence de l'hostilité à leur égard. Dans les années 1830, le terme *bas-bleu* venu d'Angleterre fait florès. Il met les rieurs de son côté et contribue à attiser la raillerie à l'égard de toute femme ayant des prétentions au savoir et à la littérature. On n'a pas fini de se moquer des femmes savantes, des précieuses et prétentieuses en tout genre. Molière a sur ce point durablement marqué les esprits. Quand, dans les toutes premières années de la monarchie de Juillet, commence l'histoire de

« George Sand », les préjugés concernant la place des femmes dans le domaine de la littérature et plus généralement dans la création artistique demeurent tenaces.

Par ailleurs, le code civil de 1804 a plus strictement défini les domaines d'activité des deux sexes. Aux hommes l'espace public, aux femmes l'espace privé. Le divorce a été supprimé en 1816, peu après le retour au pouvoir des Bourbons. L'Église catholique a repris la main dans le domaine de l'éducation, et tout particulièrement dans celle des jeunes filles, qu'il faut essentiellement préparer à tenir un ménage et à être mère. S'il est bon qu'elles soient instruites, c'est qu'elles seront plus tard les premières éducatrices de leurs enfants. Vertu, discrétion, honnêteté, courage, résignation et sacrifice au besoin, sont les maîtres mots du bref catéchisme écrit à leur usage. De toutes ses qualités réunies dépendent, à en croire nombre de penseurs du temps, l'avenir du pays et les mœurs de ses habitants. À chaque sexe son rôle, sa place, son comportement. Les hommes doivent être virils et les femmes douces et soumises, disposant d'assez de coquetterie toutefois pour tenter un futur mari. Pas de destinée réussie sans lui et les enfants qu'il peut donner. Les premiers commandent (l'appareil juridique les y invite sans détour), les secondes obéissent. Heureusement, il y a la réalité, les mille visages que peuvent prendre le couple, le désir et l'amour partagés, pour bousculer cette somme considérable de contraintes.

Le métier d'écrivain suppose néanmoins une liberté de mouvements difficilement envisageable

quand on est une femme. Tout auteur débutant se doit de vivre à Paris (ce que rappellent les aspirations du jeune Sandeau et de bien d'autres), mais aussi de courir la rue à toute heure, de fréquenter les cafés et les théâtres, de pénétrer dans la boutique du libraire, la salle de rédaction d'une revue ou d'un journal, l'antichambre d'un éditeur, le bureau d'un directeur de théâtre. Sortir seule et se présenter seule dans un lieu public sont plus compliqués qu'on ne pourrait le croire. Les contraintes sont partout, chaque sexe ayant sa place et se trouvant fermement invité à s'y tenir. Ainsi la femme se doit-elle d'afficher visiblement les signes d'une activité justifiant sa présence dans la rue ; elle se doit de porter le costume de la logeuse, de la servante, de la grisette ou de quelque autre métier féminin en usage pour ne pas être confondue avec la prostituée. Elle se doit de sortir accompagnée, d'une servante au besoin, quand elle n'appartient pas au peuple. Il en va de sa réputation et, derrière la sienne, de celle de ses père, frère et mari.

Il n'est pas étonnant dès lors qu'Aurore Dudevant, ayant eu tout loisir de connaître le regard réprobateur et le propos cancanier du bourgeois de La Châtre, se décide à porter le costume masculin pour passer discrètement d'un endroit à l'autre sans susciter de commentaires, pour fréquenter les théâtres ou les salles de concerts sans se faire aborder, pour ne pas se faire « remarquer ». De quelle liberté ne jouissent pas ces messieurs en pantalon et redingote !

Wagner, par JACQUES DE DECKER

Andy Warhol, par MERIAM KORICHI

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN. Prix du Grand Ouest des écrivains de l'Ouest 2011.

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



George Sand Martine Reid

Cette édition électronique du livre
George Sand de Martine Reid
a été réalisée le 22 février 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070444014 - Numéro d'édition : 184226).

Code Sodis : N49534 - ISBN : 9782072446269
Numéro d'édition : 232664.